

Ethos et humanisme du seuil chez Malika Mokaddem

de la révolte à l'oubli réparateur

Ethos and Humanism of the Threshold at Malika Mokaddem

From Revolt to Restorative Oblivion

Dr Belkacem HADJ LAROUCSI

Auteur correspondant, Université de M'sila (Algérie), belkacem.hadjlaroussi@univ-msila.dz

Soumission : 10.11.2025 – Acceptation : 09.02.2026 – Publication : 15.02.2026

Résumé — Quand la littérature parvient à transcrire les sentiments de tout un chacun d'entre nous, elle accomplit sa mission la plus haute : *faire de l'expérience individuelle une expérience humaine partagée*. C'est précisément cette vocation humaniste que réalise l'œuvre de Malika Mokaddem, où le récit personnel devient acte de reconnaissance et de transmission. Cet article explore le développement de l'éthos et de l'humanisme dans l'œuvre de Malika Mokaddem, basé sur une analyse détaillée de son roman *Je dois tout à ton oubli* (2008). S'inscrivant dans la tendance de l'extrême contemporain, cette formule, forgée par Michel Chaillou et théorisée par Dominique Viart, désigne les écritures qui, depuis les années 1980, s'attachent à penser les fractures du monde actuel : *effacement des repères, éclatement des identités, hybridation des formes*. L'écriture de Mokaddem évolue de la révolte vers la réconciliation, du cri vers la voix apaisée. Cette étude, basée sur l'examen de la poétique de l'oubli conçue non pas comme un effacement, mais plutôt comme une action réparatrice, met en évidence le changement de lien avec la mémoire, le langage et l'autre. L'auteure reformule donc le rôle de l'écrivain-témoin en vecteur d'humanité, construisant un authentique humanisme de seuil basé sur la mobilité, l'expression orale et la reconnaissance réciproque. L'article démontre que, chez Mokaddem, l'écriture se transforme en un geste de résistance discrète et de redéfinition personnelle, d'où le terme ethos dans notre intitulé, où l'oubli pave et trace le chemin d'une philosophie et d'une éthique de réconciliation et de résilience.

Mots-clés : *ethos, humanisme, oubli, contemporain, seuil*.

Abstract — When literature manages to transcribe the feelings of each and every one of us, it fulfills its highest mission: *to make individual experience a shared human experience*. It is precisely this humanistic vocation that the work of Malika Mokaddem achieves, where personal narrative becomes an act of recognition and transmission. This article explores the development of ethos and humanism in the work of Malika Mokaddem, based on a detailed analysis of her novel *Je dois tout à ton oubli* (2008). In line with the trend of extreme contemporary, this formula, forged by Michel Chaillou and theorized by

Dominique Viart, refers to writings that since the 1980s have focused on thinking about the fractures of today's world: *erasure of landmarks, shattering of identities, hybridization of forms*. The writing of Mokaddem evolves from revolt towards reconciliation, from cry to appeased voice. This study, based on the examination of the poetics of forgetting conceived not as an erasure, but rather as a restorative action, highlights the change in the link with memory, language and the other. The author therefore reformulates the role of the writer-witness as a vector of humanity, building an authentic threshold humanism based on mobility, oral expression and mutual recognition. The article demonstrates that, in Mokaddem's work, writing transforms into a gesture of discreet resistance and personal redefinition. Hence the term ethos in our title, where forgetting paves the way for a philosophy and an ethics of reconciliation and resilience.

Keywords: Ethos – humanism – forgetting – contemporary – threshold.

Introduction

L'œuvre de Malika Mokaddem se distingue dans le panorama de la littérature francophone contemporaine comme une exploration des frontières, tant géographiques que psychologiques. Mokaddem, qui est passée de médecin à romancière et qui écrit du Sud et de l'exil, représente cette génération d'écrivains dont la voix est enracinée dans l'histoire coloniale et postcoloniale, cependant, voilà qu'elle s'élève maintenant vers une interrogation universelle concernant l'humain, la liberté et la mémoire. Ses narrations, bien autobiographiques, sondent les séquelles du déracinement, la recherche d'identité et l'opposition à toutes sortes de réclusion. Néanmoins, *Je dois tout à ton oubli* (2008) représente un repère unique dans son parcours littéraire. Alors que ses premiers ouvrages étaient animés par la colère, la révolte et le rejet des contraintes, celui-ci commence par une voix apaisée, axée sur l'entente et la restauration du lien. À l'instar de Louis Aragon et de nombreux écrivains pour qui l'incipit surgit comme une nécessité intérieure, Malika Mokaddem fait de l'ouverture de son récit le point d'origine de l'acte d'écrire. **L'incipit, chez elle, n'est pas seulement une entrée narrative : il est, où l'écriture devient un geste vital.**

« Aragon écrit un roman à partir d'une première phrase surgie brusquement à sa conscience avec la valeur et la force entraînant d'un incipit, dans ce cas (sans doute extrême), l'écrivain se définit comme le premier lecteur de son œuvre » (Toursel & Vassevière, 2005, p. 48).

Dans *Je dois tout à ton oubli*, l'énoncé initial : « *Quelque chose d'inébranlable s'est enclenché* », reflète le même processus d'émergence : *une dynamique interne qui impose le rappel de la mémoire et favorise l'événement de l'écriture*, cet éveil semblable à l'« *expérience* » proustienne ou aux « *visions* » de Sarraute, signale le moment où la subjectivité se redéfinit par et à travers le langage. Par conséquent, l'incipit ici, ne se limite pas à un rôle narratif ; il se transforme en acte d'autocréation, processus ontologique par lequel le sujet se régénère à travers la parole. La rédaction, issue du traumatisme, se distingue comme un geste de survivance et de clarté, s'alignant avec l'humanisme de l'extrême contemporain, celui qui considère la mémoire non pas comme une contrainte, mais comme une force créatrice. L'oubli, au lieu d'être

une négation, se transforme ici en un principe de continuation et d'affranchissement où, Mokaddem ne vise plus à effacer son passé, mais plutôt à le transformer en moyen pour établir une nouvelle relation avec soi-même et avec autrui. Nous avons remarqué que c'est à travers cette progression qu'émerge un nouveau sens de l'écrivaine, ce n'est plus celui du témoin indigné et révolté, mais celui de la transmetteuse d'humanité, qui transforme l'écriture en un lieu d'interaction et de reconnaissance réciproque. En articulant mémoire et oubli, souffrance et libération, l'auteure met en place une réelle mémoire de la frontière, dans un écrit autobiographique par excellence, où l'entre-deux (*linguistique, culturel, existentiel*) devient un espace de création et d'humanisation.

La problématique centrale de notre étude se formule ainsi :

— **Comment l'écriture de Malika Mokaddem, en passant de la révolte à l'oubli réparateur, redéfinit-elle l'ethos de l'écrivain et propose-t-elle une forme d'humanisme du seuil dans l'extrême contemporain ?**

Nous supposons alors, chez Mokaddem, que l'oubli n'est pas une résignation à la mémoire, mais une reconfiguration du rapport à l'histoire et à l'altérité, permettant à l'écriture de devenir un lieu de résistance pacifique et de renaissance du sens. Pour y répondre, l'analyse s'organisera en **trois temps** comme principaux objectifs de notre recherche. **D'abord**, il sera question d'analyser l'ethos de l'écrivaine chez Malika Mokaddem, en tant que témoin du présent et passeuse de mémoire, afin de comprendre comment son positionnement littéraire s'inscrit dans les enjeux éthiques et esthétiques de l'extrême contemporain. **Ensuite**, nous mettrons en lumière cette poétique du seuil et du déplacement qui structure son œuvre, en examinant la manière dont *la linguistique, le culturel et l'identitaire* deviennent un moteur de création et de réflexion humaniste. **Enfin**, nous tenterons de montrer comment l'écriture de Mokaddem participe à la redéfinition d'un humanisme pluriel, centré sur la parole, le lien et la mobilité, et comment elle offre ainsi une réponse littéraire aux fractures du monde contemporain.

1. L'éthos chez Mokaddem : du soulèvement à la voix du témoin

Le style littéraire de Malika Mokaddem s'est d'abord développé dans une interaction conflictuelle avec la réalité, une écriture de la révolte contre l'enfermement social, culturel et linguistique imposé aux femmes dans la société algérienne traditionnelle. Dès *Les Sauteuses du siècle* (1992) et *L'Interdite* (1993), l'écrivaine marque sa présence dans une dynamique de rupture, rompre avec le silence, rompre avec la peur, rompre avec l'ordre patriarcal. À travers le roman, l'auteure dénonce avec vigueur les comportements de la mère (*jamais désignée par un possessif*), figure soumise aux lois et aux règles des traditions héritées d'un patrimoine culturel qui n'a rien à voir avec les véritables textes religieux. Cette femme, prisonnière d'un système ancestral qu'elle croit juste, en vient à commettre des actes cruels en pensant accomplir son devoir. Mokaddem, en tant qu'être humain et écrivaine, rejette avec force ce qui se dissimule sous la carapace du « *culturel* », des coutumes et des traditions lorsqu'ils deviennent synonymes de barbarie. L'écrivaine y déploie son « *ethos* » comme une femme en révolte, transformant la voix littéraire en un acte de délivrance, donc le choix du

thème dans l'écriture n'est qu'un remuement de souvenirs enterrés dans les fins fonds de l'auteur, selon Michel Collot :

« Le thème selon la critique thématique est un signifié individuel, implicite et concret ; il exprime la relation affective d'un sujet au monde sensible ; il se manifeste dans les Textes par une récurrence assortie de variations ; il s'associe à d'autres thèmes pour structurer l'économie sémantique et formelle d'une œuvre » (1988, p. 81).

2. La langue : un réceptacle propice de l'expression de l'éthos

Cette attitude contestataire s'inscrit dans une lignée intellectuelle et féminine plus vaste, celle de romancières de l'exil et du double patrimoine, telles que Leïla Sebbar et Nina Bouraoui, qui métamorphosent la littérature francophone en un domaine d'opposition et de revendication personnelle. Pour Mokaddem, le français ne se limite pas à être un simple moyen d'expression, mais représente également un territoire de libération où il devient un lieu à reconquérir, un espace où réécrire son identité pour résister à l'oubli imposé par les structures sociales et les violences de l'histoire. Cependant, cette révolte initialement dirigée contre l'enfermement évolue progressivement vers une recherche plus introspective et personnelle. L'auteure abandonne la posture de discours engagé pour adopter celle du témoignage. Ce changement indique une évolution de l'éthos : la voix ne vise plus seulement à dénoncer, mais aussi à comprendre et à diffuser – dans cette optique, Mokaddem s'inscrit totalement dans le courant de l'extrême contemporain (Collot, 2010), où l'écrivain ne se présente plus comme le représentant d'un groupe, mais plutôt comme un intermédiaire entre les mémoires et les sciences humaines. Cette progression indique un changement significatif : l'« *écrire contre* » initial laisse place à un « *écrire pour* » – pour la mémoire, pour la réconciliation, pour les relations humaines. Ainsi, l'éthos de l'écrivaine se définit comme étant celui d'une auteure qui est à la fois enracinée dans la mémoire algérienne et portée vers l'universel, ce double ancrage donne à son travail une portée profondément humaniste : pour Mokaddem, l'écriture est un moyen de redonner de l'importance à la parole en tant qu'espace de rencontre et d'écoute, chaque phrase constituant un acte de résistance face à l'effacement où la parole se transforme en corps et en souffle. Mokaddem se rallie à ce que Jacques Derrida désignait comme « *la langue de l'autre en soi* » : une langue adoptée, chérie, mais constamment remise en question. Pour elle, écrire en français signifie aussi engager un dialogue avec la mère absente, avec l'écho d'une culture qui ne lui a pas enseigné à exprimer le « *je* ». La langue devient ainsi un moyen d'expression de l'éthos, car elle crée un lien entre le personnel et l'universel : *le locuteur d'une langue étrangère devient le vecteur d'une reconnaissance humaine commune*. En adoptant la diversité linguistique de son identité, Mokaddem présente un humanisme polyphonique, réceptif aux multiples témoignages de la mémoire et de l'univers. Dans *Je dois tout à ton oubli*, la langue est dès lors simultanément un fardeau et une guérison, un exil et un refuge, une amnésie et une mémoire. C'est ce point où l'écriture se transforme en acte éthique, où exprimer l'inexprimable sert à valoriser la dignité humaine.

3. Poétique de l'oubli : de la blessure à la réconciliation dans *Je dois tout à ton oubli*

Dans l'œuvre, Malika Mokaddem opère un tournant décisif dans son parcours littéraire. Dès les premières pages, l'auteure inscrit la perte et la mémoire au cœur du récit : « *Quelque chose d'inébranlable s'est enclenchée* » (p. 25). Au moment même où le médecin perd son patient, tous les souvenirs, ceux qu'elle croyait à jamais oubliés ressurgissent soudainement.

Le début du roman est ainsi présenté comme un instant de retournement intérieur, où le face-à-face avec la mort réveille la mémoire cachée, l'écriture découle de ce choc personnel, du vacillement du présent surgit la mémoire du passé c'est ainsi que l'écrivaine utilise ce début non seulement comme un point d'entrée narratif, mais aussi comme le fondement d'une voix retrouvée, où l'acte de mémoire se mêle mystérieusement à l'écriture.

Ce roman, chargé d'une forte intensité émotionnelle, se caractérise par une prose axée sur l'apaisement et la reconstruction (une sorte de guérison). Éloignant son propos des révoltes emportées des premiers récits, l'auteure s'attache ici à examiner les frontières des souvenirs, interrogeant l'oubli non plus comme disparition, mais comme transformation. Dans le contexte du texte, l'oubli ne signifie pas effacement ; il se transforme en acte de survie, voire d'humanisation. Selma, le personnage central, illustre ce tiraillement entre l'attachement au passé et l'impératif de s'en libérer pour une renaissance. En décidant de laisser le passé derrière, elle opte pour la vie, non pas en niant ce qui est arrivé, mais en transformant le souvenir en quelque chose de significatif. Mokaddem offre donc une véritable esthétique du soin, où l'écriture se transforme en un lieu de d'ouverture vers autrui. Cette poétique, nous la retrouvons d'abord lorsque l'auteure exprime le souhait de se concilier avec soi-même, ses racines et les blessures du passé ensuite quand elle s'ouvre vers l'autre, transformant la mémoire individuelle en une expérience collective. Le récit oscille entre le silence et l'expression, entre la mémoire douloureuse et le témoignage émancipateur : *l'écriture permet d'énoncer l'inexprimable pour finalement le relâcher*. L'écriture de Mokaddem, minimaliste et contemplative, reflète cette aspiration à la simplification en émancipant le discours de la haine, en allégeant le souvenir pour lui créer une nouvelle vie. Dans cette optique, *Je dois tout à ton oubli* incarne parfaitement ce que Paul Ricoeur (2014, p. 167) désigne comme le travail de mémoire – un processus où la remémoration et l'oubli se conjuguent pour favoriser la réconciliation.

4. Le Souvenir/L'oubli : le paradoxe de la contradiction

L'écrivaine fait appel à l'idée de la douceur en intégrant l'oubli dans la mémoire, cette dernière qui constituait auparavant un cri de contestation contre cette mère, qui dans la société ancestrale, exerce son autorité domestique conformément aux conventions sociales : *les membres de la famille se soumettent à ses directives* – ce qui correspond au rôle traditionnel dévolu à la femme âgée. La parole est désormais devenue un moyen d'écoute et de transition. L'auteure opte pour une esthétique marquée par la nuance, le mouvement et la fragilité affichée plutôt que de privilégier une critique directe. L'humanisme qui se dessine n'est pas basé sur des certitudes, mais sur la communication avec la vulnérabilité, une humanité qui reconnaît ses failles et peut les transformer en un espace d'universalité, la parole est

désormais devenue un moyen d'écoute et de transition. Mokaddem a élaboré une poésie d'entente, où l'oubli se transforme en ultime geste d'amour pour le passé, celui qui offre la possibilité de poursuivre l'écriture, de nourrir l'espoir et d'interagir avec autrui. L'auteure là aussi rejoint les réflexions de Paul Ricoeur dans *La Mémoire, l'histoire, l'oubli* (2000) : « *Se souvenir, c'est aussi savoir oublier pour mieux se souvenir* » – cette formule souligne que la mémoire est un acte de réactivation : *elle reconstruit le passé sous la forme d'une image présente à l'esprit*. Le souvenir n'est pas le passé lui-même, mais sa trace vivante dans la conscience, qui peut surgir volontairement par l'effort de remémoration ou spontanément sous l'effet d'une émotion, d'un lieu ou d'un mot. Dans les premières pages nous lisons :

« Je dois tout à ton oubli. Sans ton silence, je ne serais pas parvenue à entendre le mien » (2008, p. 17).

Cette formule résume l'effort du personnage pour se libérer de son passé douloureux, tout en tentant de comprendre et de pardonner, elle dépeint la vision personnelle et littéraire de Malika Mokaddem, axée sur la mémoire, l'identité et le statut des femmes dans une société empreinte de tensions et de contradictions. Cette analyse met en lumière un aspect essentiel de la réflexion et de l'écriture de Mokaddem, ici, l'oubli est perçu non pas comme une simple disparition ou suppression, mais plutôt comme un rite de transition, un instant de métamorphose intérieure. L'absence de réponses ou de jugements, c'est-à-dire le silence de l'autre, procure à la narratrice un champ pour retrouver sa propre voix, un espace d'indépendance et de construction personnelle.

5. Vers un humanisme du seuil : écrire l'entre-deux dans l'extrême contemporain

Les travaux de Malika Mokaddem, notamment *Je dois tout à ton oubli*, se déterminent par une esthétique qui varie entre *mémoire* et *effacement*, *douleur* et *renaissance*, *appartenance* et *errance*. Cette approche poétique du seuil ne détermine pas uniquement un domaine littéraire, elle constitue également une vraie philosophie de l'être humain. En tant qu'auteure de l'extrême-contemporain, Mokaddem rend compte d'un univers marqué par la fragmentation, la désorientation et la diversité des identités, devant cette complexité, son style d'écriture opte pour la voie de la transition et de l'intermédiation.

Dans le contexte de l'extrême contemporain, cet humanisme du seuil répond à un besoin pressant : *réévaluer la notion de fraternité dans un monde morcelé par les violences, les flux migratoires et les identités en difficulté*. Mokaddem donne une réponse littéraire basée sur le mouvement, l'expression et l'écoute : ses personnages, généralement des femmes en mouvement, des individus exilés ou perdus, expriment cette recherche de soi à travers autrui. Ils représentent un humanisme non intolérant, basé sur les relations plutôt que sur des vérités incontestables.

Le passage de « *J'ai cessé de chercher un lieu où revenir. Mon lieu, c'est le mouvement* » (p. 203), traduit une conception dynamique de l'identité et de l'appartenance. Ici, l'auteure refuse l'idée d'un point fixe, d'un lieu stable ou d'un passé auquel s'ancrer, au contraire, pour la narratrice, son « *lieu* » est le mouvement lui-même, symbolisant une quête permanente, un déplacement constant qui nourrit et construit son identité. Cette phrase reflète la thématique

forte de l'exil et de la mobilité dans l'œuvre de Mokaddem, où l'attachement rigide à un territoire ou une mémoire figée est rejetée au profit d'un espace fluide et en transformation. Le mouvement devient un mode d'être, d'adaptation et de liberté face à des structures oppressives, qu'elles soient familiales, sociales ou culturelles.

Cet autre passage : « *Les mots sont revenus avec le vent du désert. Ils ont chassé la peur, ils ont délié ma langue* » (p. 83), illustre fortement la libération progressive de la narratrice par le langage. Les « *mots revenus avec le vent du désert* » symbolisent quant à eux le retour à ses racines culturelles et identitaires, un souffle qui chasse la peur et permet de retrouver la parole, souvent entravée par le silence imposé ou la souffrance. À ce titre, il est tout à fait pertinent que Najib Redouane et Al. voient le désert comme l'espace identitaire de l'auteure (2003, p. 23).

Le vent du désert, image forte et évocatrice, rappelle la nature même de l'espace algérien et saharien, mais aussi le passage du temps et des épreuves. À travers cette métaphore, se traduit la force de la parole retrouvée, qui agit comme un acte de réappropriation, de guérison et d'émancipation, le fait que les mots « *délient la langue* » suggère une délivrance intérieure, la capacité de s'exprimer librement après un long silence contraint.

6. Toute l'Histoire de l'œuvre

À travers son œuvre *Je dois tout à ton oubli*, cachée sous le pseudonyme de Selma, Malika Mokaddem analyse les raisons de son déséquilibre psychologique et de sa crise d'identité. Elle aborde également des problématiques sociétales telles que l'injustice sociale et la violence domestique. Selma a été exposée à de la violence dirigée contre un nourrisson. L'auteure raconte :

« Dans une ultime tentative, Selma essaie à nouveau de se rappeler le regard pétillant de la patiente. la photo du portable l'éclipse aussi tôt, se superpose au flash du bébé dans ses langues. Alors repasse encore ce film muet, la main de la mère, son attaque les soubresauts de nourrisson, la détresse des yeux de Zahia. Leur enchaînement cloue Selma sur place. La main de la mère prend l'aspect de ces grosses araignées annonciatrice du vent de sable ». (2008, p. 19).

Ces phrases incarnent donc le thème central du roman : *le pouvoir du langage comme instrument de libération personnelle et collective, un pont entre le passé et la reconstruction de soi*.

Une telle perspective permet de s'aligner sur le concept de l'écrivain-témoin tel qu'il se redéfinit actuellement : *l'auteur ne se positionne plus comme un vecteur d'un message idéologique, mais plutôt comme un médiateur de diversité, sensible à la multiplicité des voix et des vécus*.

Mokaddem prend en charge cette responsabilité éthique de la parole, rédiger pour établir des connexions, pour exprimer les nombreux souvenirs, pour réaffirmer l'importance de la voix individuelle dans un monde plein de nuisances et d'oubli. Ainsi, l'humanisme de Mokaddem s'élabore à partir de la prise de conscience de la vulnérabilité et de l'instabilité inhérentes à toute identité. Il ne s'agit pas de recréer un idéal constant, mais d'entourer la complexité de la réalité. Dans ce contexte, *Je dois tout à ton oubli*, manifeste une esthétique du mouvement où l'écriture se transforme en voie de transition entre les langues, les souvenirs et les individus. Cet humanisme du seuil, fortement enraciné dans la sensibilité actuelle,

positionne la littérature au centre de l'échange interculturel. Mokaddem y souligne la force de l'écriture en tant qu'acte de transaction, comme effort pour préserver la foi dans la parole et dans autrui. Dans un univers où la mémoire collective risque de se cristalliser en disputes identitaires, elle souligne que la réelle fidélité à soi-même réside dans l'aptitude à oublier, à changer de perspective et à repartir. À travers cette confrontation entre la mère et la fille, Malika Mokaddem met en lumière les dérives d'un héritage culturel figé. Ce qui est transmis au nom de la tradition n'est pas toujours porteur de sagesse : *il peut aussi véhiculer la peur, la domination et la violence symbolique*. Une erreur culturelle peut tuer une génération. Lorsqu'une société érige et installe en valeurs des pratiques contraires à la dignité humaine, elle enferme ses enfants dans des schémas d'aliénation et de culpabilité. Mokaddem refuse cet enfermement, par l'écriture, elle rétablit la parole, elle rend visible la souffrance silencieuse et ouvre la voie à une réconciliation entre la mémoire et la liberté. L'auteure ne rejette pas la culture en soi, mais en dénonce les déformations, en réalité son écriture devient un acte de résistance morale : *elle distingue le culturel de l'humain, le poids de l'héritage du souffle vital*. Ainsi, l'œuvre de Mokaddem tend vers un humanisme réparateur, un humanisme du seuil, où il s'agit non de rompre avec le passé, mais de le repenser pour sauver l'avenir :

« Écrire, c'est traverser la nuit des autres sans les réveiller » (p. 156).

Mokaddem exprime avec intensité la délicatesse et la prudence nécessaires dans l'acte d'écriture. Écrire, pour elle, c'est pénétrer dans l'intimité, les douleurs, et les silences d'autrui sans perturber ni violer cet espace sensible. Cela reflète une morale de l'écriture respectueuse et attentive, où le langage devient un moyen de comprendre et de raconter le vécu sans brusquer ni imposer. Cette idée rejoint la posture de l'écrivaine en tant que témoin discret, capable de faire surgir les réalités souvent tues et abolies ou occultées et cachées, sans les réveiller violemment, mais avec douceur et nuance. C'est une invitation à la conscience et à la sensibilité dans la relation entre auteur, sujet et lecteur. La perte de l'un de ses deux amis les plus proches avait fait changer la vision de Selma quant à certaines choses : « *L'amour que j'ai perdu m'a appris à aimer autrement. À aimer le monde sans m'y dissoudre* » (p. 124).

L'écrivaine souligne que l'oubli offre la possibilité de se défaire du fardeau de la mémoire pénible tout en préservant une forme d'essence. Ce n'est pas une destruction, mais un acte de transformation, une frontière entre le passé révolu et l'espoir d'un futur où il serait possible d'aimer différemment. Mokaddem envisage donc l'oubli comme un processus positif et créatif, une étape importante pour découvrir un nouvel espace de signification, où la résurrection personnelle peut devenir réalisable.

7. La relation materno-filiale : une fracture irréparable

Je dois tout à ton oubli, dans ce travail, Malika Mokaddem examine de manière intensément rare le rapport détruit entre la mère et la fille, tout en lisant l'histoire, nous découvrons les conditions d'un infanticide, cet incident qui obsède l'esprit du personnage et façonne l'ensemble de son parcours de vie. Cette révélation, intégrée au récit sous forme de souvenirs et d'extraits, convertit l'oubli en zone de refoulement tragique, Selma a survécu, mais à un coût d'amnésie et d'oubli préservateurs. L'incipit indique précisément le moment où cette mémoire traumatique se ravive, lien entre mère et enfant, tout est douloureusement

blessant : l'absence de la mère, constamment occupée avec les autres enfants, la souffrance d'une petite fille délaissée dont on ne pardonne l'éloignement qu'à cause de l'argent qu'elle envoie régulièrement à sa famille, le fossé qui se creuse au fil des études et de la vie de la fille en France, sans oublier la réconciliation inatteignable entre mère et fille avant leur séparation définitive. Alors que Selma conduit sa mère à l'aéroport, elle dépeint une image symbolique :

« Selma cheminait le long du couloir de verre qui désormais les séparait, lorsqu'elle vit la mère se jeter contre la paroi en y collant le visage et les mains dans une sorte de détresse subite. Comme si c'était seulement une fois qu'elle se trouvait à l'abri de Selma que la mère prenait conscience de leur situation : elle partait pour le désert, loin de cette fille sans famille ici. Elle n'allait plus la revoir pendant des années. Peut-être, plus du tout. Ébranlée, Selma vint superposer ses mains aux siennes. Au contact rigide et froid du verre, des larmes lui montèrent aux yeux : ce qui les avait toujours désunies, la mère et elle, était comparable à cette cloison-là » (Mokaddem, 2008, p. 95-96).

8. L'humanisme de Mokaddem face à la perte maternelle : l'écriture comme moyen de survie à l'absence.

L'un des passages les plus puissants dans cette histoire, se produit dans l'avant-dernière section, significativement nommée « Le Désert détourné » : *le décès de la mère*.

« Selma reçoit ces paroles, seule dans le noir de sa chambre. En raccrochant, elle allume la lampe de chevet, reste longtemps assise dans son lit. La tête vide. Longtemps. Le temps se creuse soudain » (Mokaddem, 2008, p. 143).

Le décès de la mère n'est pas seulement un fait biographique ou narratif : c'est une épreuve essentielle qui relate la condition humaine dans sa vulnérabilité optimale. À travers le processus de deuil, Selma, un double fictif de l'auteure, parvient à une compréhension approfondie de la perte et des relations. Mokaddem transforme cette souffrance en une expérience d'humanisation : *accepter la mort, c'est également réapprendre à aimer, à se souvenir et à écrire*.

Quand Selma prend connaissance du décès de sa mère, le temps « *se creuse soudain* » (p. 143), cette fissure représente la rupture ontologique, mais également l'ouverture vers l'autre le vide se transforme en un espace pour la réflexion et l'empathie – ici, Mokaddem place son héroïne sur un chemin de réconciliation, une alliance non seulement avec la mère, mais également avec l'aspect meurtri de soi et de son histoire, la transformation de la douleur en mots.

L'écriture se transforme en un acte de survie, une manière de convertir le cri en expression verbale, Mokaddem s'aligne sur une tradition d'écrivains pour qui l'acte d'écrire est un moyen de préserver quelque chose d'humain face à l'expérience de la finitude. La mort de la mère, loin de marquer la fin du récit, en représente plutôt le commencement d'une renaissance symbolique. En acceptant la souffrance, Selma prend conscience de la solidarité universelle des individus face à la perte, l'auteure inscrit donc son œuvre dans un principe de la compassion et du partage, loin du désespoir ou du pathos. Cette scène de l'annonce du décès de sa mère met en harmonie le répit et le silence, le style d'écriture, caractérisé par l'usage des phrases courtes, par la parataxe reflète le choc du deuil. Selma est isolée, dans

l'obscurité, la clarté qui émerge de la lampe ne parvient pas à chasser l'obscurité intérieure. L'usage du verbe « *se creuse* » change la dynamique temporelle en faveur du vertige, il ne progresse plus, il se désintègre.

Conclusion

L'écriture de Malika Mokaddem, marquée par les sujets de l'exil, de la mémoire et du féminin, se définit comme une œuvre de transition et de passage. Dans *Je dois tout à ton oubli*, l'auteure déploie une perspective du monde où la douleur se transforme en inspiration, et où l'oubli, loin d'être associé à la perte, se manifeste comme un acte d'humanité et de renouveau, la transition de son ethos d'écrivaine (de la révolte à la réconciliation) reflète une grande maturité tant sur le plan littéraire qu'éthique.

Mokaddem transforme la colère en expression, la souffrance en action, l'isolement en connexion — son chemin démontre ce qu'on pourrait nommer un humanisme de l'extrême, une réflexion sur la connexion issue de l'espace intermédiaire, cet endroit délicat où la mémoire se combine avec l'amnésie pour donner du sens à l'expérience humaine, ce qui caractérise l'œuvre aussi c'est l'omniprésence du désert, qui devient une métaphore d'un espace intérieur de résilience. Il représente à la fois l'isolement créateur de l'auteur et l'éventualité d'une expression fondamentale, dans cette esthétique de la simplicité, le silence et l'oubli ne sont plus perçus comme des néants, mais plutôt comme des espaces d'écoute et de résistance, il est clair que chez l'écrivaine, l'écriture est perçue comme une manière de résider à la frontière (celle des langues, des cultures, des mémoires) tout en poursuivant la quête d'un universel envisageable. Son art, symbole du contemporain le plus avancé, nous pousse à envisager l'humanisme non pas comme un héritage immuable et permanent, mais comme un parcours constamment réitéré et renouvelé, un humanisme dynamique, décisif et convaincant.

Références

- COLLOT, Michel (1988). Le thème selon la critique thématique. *Communications*, n° 47, Variations sur le thème. Pour une thématique.
https://www.persee.fr/doc/comm_0588-8018_1988_num_47_1_1707
 — (2010), « La littérature de l'extrême contemporain ». Paris : Corti.
- DERRIDA, Jacques (1984). *Otobiographies. L'enseignement de Nietzsche et la politique du nom propre*. Paris : Galilée Débats.
- MOKADDEM, Malika (1992). *Le Siècle des sauterelles*. Paris : Ramsay.
 — (1993). *L'interdite*. Paris : Grasset.
 — (2008). *Je dois tout à ton oubli*. Paris : Grasset.
- NADJIB, Redouane ; BENAYOUN-SZIDT, Yvette ; ELBAZ, Robert. (2003). *Malika Mokaddem*. Paris : L' Harmattan.
- RICOEUR, Paul (1983). *Temps et récit*. Paris : Éditions du seuil.
 — (2014). *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*. Paris : Éditions du Seuil.
- TOURSEL, Nadine ; VASSEVIÈRE, Jacques (2005). *Littérature : 150 textes théoriques et critiques*. Paris : Armand Colin.

VIART, Dominique ; VERCIER, Bruno (2008). *La littérature française au présent : Héritage, modernité, mutations*. Paris : Bordas.
— (2001). « L'écriture du dés-ancrage ». *Revue des Sciences Humaines*, n° 263.

Pour citer cet article

Belkacem HADJ LAROUSSI, « Ethos et humanisme du seuil chez Malika Mokaddem : De la révolte à l'oubli réparateur », *Paradigmes*, vol. IX, n° 01, janvier 2026, p. 149-159.